

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 40, Rue Zúñiga.
De 3 à 6 heures du soir rue Uruguay 20.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en los talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Baron Dubard — Rédaction et Administration: rue URUGUAY 20.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 5.50	\$ 6.50
Un an	\$ 10.00	\$ 10.50
Número du jour	\$ 0.01	\$ 0.10

Les abonnements partent du premier et du quinzième de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Histoire chinoise

Paris, 25 octobre.

L'impératrice douairière qui vient, avec une audace extraordinaire, de ressaisir le pouvoir en Chine, est une femme d'une violence de caractère qui a terrorisé plusieurs générations.

Une première fois régent pendant la minorité de son neveu, Tsai-Shun, l'impératrice Tchéou-Hsi, à la majorité du jeune empereur, fut reléguée au fond de l'immense palais, tout une ville, où se cachaient alors pour régner les membres de la caste sacrée de la dynastie mandchoue de Tsing, qui gouvernait la Chine depuis 1644.

Tchéou-Hsi, ambitieuse, orgueilleuse jusqu'au crime, n'acceptait point sa disgrâce, et, de même qu'elle avait fait peser son autorité sans mesures et sans bornes sur le peuple chinois durant la minorité du jeune souverain, de même elle entendait continuer à dominer l'empereur Tsai-Shun quoiqu'il fût majeur.

Celui-ci, autoritaire lui-même, de stature haute, nature résolue, averti des complots de l'impératrice douairière qui ne cessait de conspirer, décida que Tchéou-Hsi serait exilée et mise dans l'incapacité de troubler la tranquillité de l'Etat.

Mais déjà, à cette époque, l'impératrice douairière avait pour ami et pour serviteur dévoué un homme d'une intelligence, supérieure, d'un génie politique, d'une puissance d'intrigues qui n'ont été dépassés depuis plus d'un demi-siècle par aucun Chinois.

Cet homme que Tchéou-Hsi avait tiré de la plus basse condition pour l'élever jusqu'aux plus hautes situations, conspirait avec sa protectrice. Bref, un beau matin le peuple chinois apprenait que le superbe descendant des sept empereurs mandchous, ses ancêtres, qui tous avaient régné de longues années, était mort subitement.

L'impératrice douairière devint une seconde fois régente et reprit Li-Hung-Chang comme conseiller. Le jeune empereur qui succédait à son cousin n'avait que trois ans. La régence s'était assurée de longs jours de pouvoir.

Cependant, averti par une première expérience, elle ne voulut pas que son second neveu devint, comme le premier, un monarque solide, superbe et hardi.

Kouang-Chu, neuvième empereur chinois, se vit, malgré ses résistances, élevé avec les soins qu'on donne à une fille. On ne l'instruisit pas. Tous les jouets furent inventés pour l'amuser, de façon enfantine, jusqu'à un âge avancé.

La race mandchoue n'a pas la petitesse malgracieuse ni le type des Chinois. C'est une belle et forte race; mais Kouang-Chu, s'il était grand et d'une extrême élégance, n'avait nullement l'aspect martial de ses pères. Beau, d'une beauté efféminée, mélancolique, presque craintif, ce n'est qu'après quelques années de majorité, alors que l'impératrice douairière déchu de sa régence ne put plus s'opposer à ce qu'il s'occupât des affaires de l'Etat, qu'il montra quelque résolution.

Il s'entoura alors de conseillers jeunes et réformateurs. Le principal était un Cantonais du nom de Kang-Yu-Mei, très célèbre, d'une grande valeur intellectuelle, mais qui était devenu un agent de l'Angleterre et songeait avant tout à détruire l'influence de Li-Hung-Chang partisan de la Russie.

Pour avoir raison de Li-Hung-Chang et des fonctionnaires du Tsong-tsi-Yamen, tous partisans acharnés des vieux abus et des privilèges sacrés du mandarinat, Kang-Yu-Mei, poussé par l'impétueux ministre anglais, sir Claude Macdonald, conseilla à la fois, coup sur coup, à l'empereur des réformes hâtives, mal étudiées, la disgrâce de Li-Hung-Chang et l'éloignement, pour ne pas dire plus, de l'impératrice.

Mais réaliser tant de choses difficiles exigeait une sorte de coup d'Etat de l'empereur lui-même.

Kouang-Chu fit venir l'un des hommes dont il croyait pouvoir être le plus sûr parce que, de même que l'impératrice avait tiré Li-Hung-Chang des derniers rangs du peuple, Li-Hung-Chang, avait tiré de sa jeunesse les bas-fonds populaires.

Yuan reçut l'ordre de son souverain ot protecteur, d'aller chercher des troupes à Tien-Tsin de les ramener à Pékin, de se saisir de l'impératrice douairière et de la conduire au centre de l'empire, où elle serait enfermée.

Kouang-Chu avait écarté depuis plusieurs années Kang-Yu-Mei pour rassurer les conservateurs et procéder d'abord à la disgrâce de Li-Hung-Chang, mais après avoir écarté Li-Hung-Chang de ses conseils, il avait cependant essayé de convaincre l'impératrice douairière des bienfaits du progrès occidental.

Des scènes violentes eurent lieu à ce propos entre Kouang-Chu et son irascible tante.

Celle-ci manifesta une telle antipathie pour ces réformes, elle reprocha avec tant de colère à son neveu la disgrâce de Li-Hung-Chang, qu'elle se sentait capable de défendre et de sauvegarder l'empire, répétait-elle, que Kouang-Chu délivra de ses hésitations, décida que l'impératrice douairière serait sacrifiée.

L'empereur écrivait quelque temps avant sa décision suprême à son conseiller Kang-Yu-Mei:

Il est impossible d'effectuer ces réformes, la douairière n'y consentira pas. Je lui en ai parlé plusieurs fois, mais chaque fois elle est devenue comme enragée. Je suis effrayé de voir que je ne pourrai le cas échéant, protéger mon trône.

Je crois devoir vous ordonner, en conséquence, de vous consulter avec vos collègues et de voir quelle assistance vous pouvez me donner pour me sauver. Je suis très anxieux et en détresse. Je suis plus anxieux encore, étant privé de vos conseils.

Les craintes du jeune empereur n'étaient que des prévisions. Non seulement l'impératrice douairière conspirait avec Li-Hung-Chang, disgracié comme au beau temps de la fin de sa première régence et de sa lutte contre le prédécesseur de Kouang-Chu, son neveu comme lui, mais l'homme en qui l'empereur avait placé sa confiance, Yuan-Siskais, le trahissait. Il montrait au vice-roi de Tien-Tsin l'ordre qu'il avait reçu écrit de l'empereur de ramener des troupes pour s'emparer de l'impératrice. Le vice-roi aussitôt envoya cet ordre à Tchéou-Hsi.

Alors la douairière pria l'empereur de venir la trouver. Sans soupçons du vin. L'impératrice se livrant à toute sa violence fit une scène terrible à son ingrat neveu, l'accusant de vouloir la faire disparaître, lui reprochant ce crime parricide. Comme l'empereur murmurait une négation, elle lui montra brusquement l'ordre écrit par lui et remis à Yuan Siskais.

L'empereur, écaré par cette révélation, ne protesta plus. Il se vit trahi et livré à celle qui devenait sa pire ennemie.

Il se rappela le sort de celui qui l'avait précédé sur le trône et se sentit perdu.

—Que voulez-vous de moi, demandait-il, courageusement à l'impératrice: —Que sur l'heure vous expiez vous-même votre crime, répondit-elle en lui indiquant une coupe remplie.

Kouang-Chu saisit la coupe et but le poison.

Le jour même l'impératrice douairière avait repris le pouvoir.

Le protégé des Anglais, le conseiller réformateur Kang-Yu-Mei se réfugia sur un navire de ses bons amis britanniques.

Le vice-roi du Petchili, le vieux Li-Hung-Chang, est redevenu la grande influence à Pékin; la presse anglaise doit regretter aujourd'hui la manifestation bruyante de son triomphe au moment de la disgrâce de Li-Hung-Chang.

L'impératrice douairière va-t-elle faire de son fils illégitime Chung-Ming l'empereur chinois? Si ce fils était par hasard le fils de Li-Hung-Chang, il aurait toutes les chances.

JULIETTE ADAM.

La mission Marchand

M. Le Hérisse publie dans le «Gil Blas» plusieurs lettres qu'il a reçues du commandant Marchand. En voici la plus intéressante:

Fort Desaix, 30 janvier 1898. — Je suis sur le départ avec la Mercha ayant été occupé hier par l'avançarde de la mission que commande pour cette période le capitaine Barlatier.

Je mets ainsi, chacun de mes officiers à l'avance, successivement, pour que chacun d'eux puisse faire quelque chose d'intéressant; ma flottille à vapeur et en acier est arrêtée pour le moment par la disparition subite des eaux remplacées par des montagnes de sable dans la lit du Soueb-Waou-Bah-el-Hou; il était écrit qu'aucune difficulté, aucun obstacle, aucune tribulation ne nous serait épargnée, mais je ne me trouble pas, je sais que j'arriverai le premier à Fashoda, peut-être de quelques jours, de quelques heures seulement, mais enfin le premier d'une façon encore assez importante et digne de la France, malgré la dangereuse faiblesse des moyens qu'on m'a donnés au départ et qu'il nous a fallu former de toutes pièces en route.

Pour le moment je vais forcer le passage du «Sed» en pleine saison sèche, avec des pirogues, embarcations que les Egyptiens n'ont jamais osé employer dans ces parages. Cela nous amène un danger de plus ou de moins, n'est-ce pas, puisque nous vivons dedans, ça ne peut compter. Les postes français créés par la mission jalonnent le Bahr-el-Ghazal.

A cette heure je ne crains ni les Belges ni les anglais; nous vivons au milieu de sept à huit millions au moins de Dinkas qui déjà nous amis, vont devenir nos alliés. Je vais maintenant travailler les Chilloulis. Peut-être on va rire d'il peu sur le Nil: si nos efforts réussissent, c'est orzo à douze millions d'hommes que nous allons grouper autour du pavillon français et qui certes ne désirent pas le retour de la domination égyptienne, ici on dit turque, dont ils ont tant fait.

Toute ma politique, à cette heure, est dirigée dans ce sens; peut-être allons-nous avoir, je parle de la diplomatie française, un formidable et complet triomphe de ce côté. Peut-être aussi une veste, ah!... voilà!

La santé est excellente sur toute la ligne. Alors que nous mourrions de faim entre Bangui et Semio et surtout entre Semio et Fort-Desaix et que les dangers de la famine grandissent à mes yeux, nous nageons, ici, dans l'abondance qui s'attache forcément à une région dépassant en densité de population celle de la France; bref, nous sommes d'attaque et je pourrais facilement nourrir ici, et jusqu'à l'achoda deux mille hommes, si je les avais, hélas! ce qui ne serait pas de trop pour résister aux efforts de quarante mille qui s'avancent par les deux extrémités du Nil.

Il est vrai que l'on m'annonce une compagnie de renfort, mais je n'ose plus y croire; on m'a trop laissé sans moyens et sans nouvelles les jours de malheur; il faut que je marche et que j'essaie d'achever avec les 150 tirailleurs que je possède pour tout armée et qui sont éreintés par les vingt terribles mois qui viennent de s'écouler. Cent cinquante hommes contre quarante mille! Si ce n'est pas étonnant! C'est avec cela qu'il a fallu traverser l'Afrique, en occupant le Bahr-el-Ghazal et le Nil, bientôt après avoir pacifié le Congo, apporté sept mille charges, charrié une flottille.

On ne doute de rien en France et il faut croire, tout de même, qu'on doit avoir une dose de confiance dans les officiers auxquels on confie une tâche de ce calibre! C'est inouï, mais flatteur; il est vrai qu'on m'écrit de Paris que si j'ai le malheur d'échouer, je serai vilipendé, traîné dans la boue et haché menu, comme chair à pâté.

Avec cela c'est complet, me voilà bien averti. Après cette mission, il ne restera plus à mon retour en France qu'à me confier quatre hommes et un caporal, avec l'ordre de prendre Berlin, de vive force à la baïonnette, sans oublier de reprendre Metz et Strasbourg en passant. Il n'y a que chez nous que l'ordre de faire beaucoup avec rien peut être donné sans rire.

Après tout on peut toujours mourir, on est presque sûr d'avoir une belle cérémonie à la Magdeleine, deux ou trois ans après.

M. Le Hérisse ajoute:

Et ce sont ces efforts qui resteront vains, si nous consentons à passer sous les fourches caudines de l'Angleterre! Tant d'intelligence éternelle ne porterait pas ses fruits et nous évacuons Fashoda sans même conserver accès sur les rives du Nil!

Proudhon et Napoléon

(suite)

Aujourd'hui les Allemands n'ont aucune peur. Ils sont parfaitement convaincus de la non-invincibilité des Français. Ils attribuent les défaites de Magenta et de Solferino à l'incapacité de Giulay: sur ce point, l'opinion en Allemagne, est unanime.

Au surplus, la même chose est arrivée du côté des Français; la bataille s'est livrée sans plan, sans méthode, chaque corps a fait de son mieux, et la bataille a été gagnée par le courage et l'intelligence du soldat. Mais il est clair qu'une raison supérieure aurait eu bon marché de cette tourbe: «nous n'y perdons que l'attente».

On remarquera ces derniers mots éminemment prophétiques.

Notons en passant, dans ces notes écrites à bâtons rompus, cette anecdote amusante:

A la dernière réunion solennelle de l'Institut, Leverrier proposa aux cinq académies d'aller, en corps, offrir leur hommage à l'empereur. Villain s'y opposa, et raconta alors qu'en 1814 ou 1815, l'Institut était allé voir l'empereur, à son retour de l'île d'Elbe, et l'orateur, chargé de parler au nom de l'Institut, ayant osé glisser quelques mots sur la paix, l'empereur irrité l'interrompit d'un grand coup de s, botte dans le derrière.

Voici le signalement que trace Proudhon de Napoléon, dégagé, dit-il, du patron de M. Thiers:

Individu de petite taille; Visage sauvage, sculptural, yeux noirs, flamboyants, cheveux noirs, voix en baryton; Esprit exorbitant en toutes choses, méconnaissant les limites du possible; Caractère tyrannique, grossier, lui des siens, de sa femme, de ses sœurs, de tout ce qui l'approchait de près: Moralité nulle; sans pudeur, sans amour, sans respect des hommes, ni de l'opinion;

Intelligence tantôt très nette, tantôt fumeuse et boursoufflée; Charlatanisme habituel, comédien dans le succès, incapable de soutenir la défaite;

Génie nul; Pas de sentiment de la vraie grandeur; Antipathie prononcée pour la philosophie, la discussion, la liberté; Ecrivain original, mais seulement dans sa sphère de soldat.

Au total, homme prodigieusement surfait, qui n'a représenté aucun principe, n'en a servi aucun, n'a rien fondé par lui-même, rien su comprendre, et qui a poussé la France vers une décadence irréparable, au physique et au moral.

Son talent militaire tient à la fois de l'instinct et de la réflexion; c'est le calcul d'un entrepreneur de roulage mis

au service d'une pensée d'extermination.

Proudhon, il convient de le remarquer, ne conteste pas le talent militaire de Napoléon, ce qui serait une énormité. Il entend dire: génie politique nul; grand capitaine. Rappelons encore qu'en plein régime impérial, les jugements d'un homme comme Proudhon étaient nécessairement empreints d'une hostilité violente et sombre! Cela faisait partie de la lutte contre le régime de décembre.

Proudhon n'en reconnaît pas moins que ce n'est pas là toute la vérité;

Le prestige, le dévouement, que cet homme conserve jusqu'à la dernière extrémité, avertissement que de deux choses l'une: ou il n'est pas aussi coupable que le font de trop véridiques mémoires, ou il a pour complices la nation tout entière, tous ses fonctionnaires, tous ses compagnons d'armes.

Or, selon moi, l'un et l'autre est vrai.

Ce qui a fait de Napoléon, un despote, c'est que la nation était réellement, hors une minorité bourgeoise intelligente, «despotique». Les libertés de 89 et 93 étaient des rêves, des utopies ajournées. La nation française ne fut jamais au niveau de ses idées de 89.

Elle voulait le pouvoir fort, à la Louis XIV, avec un changement de régime. Elle fut sous Napoléon. La nation est étonnée, centralisatrice, fastueuse, théâtrale, Napoléon de même.

Toute la nation était, en deuxième lieu, possédée de l'esprit de conquête.

La nation marche «en avant» toujours; ne sait pas plus faire retraite que se «baisser»; sic Napoléon.

La nation, quand l'infortune arrive, se démoralise, se dégoûte, abandonne tout; «sic» Napoléon après la retraite de Palestine et de Saint-Jean-d'Acre; après l'Espagne, Moscou, Leipzig et Waterloo.

Dans le désastre, la nation promptement se raccroche aux moindres espérances, va et vient de résolutions en résolutions, «sic» Napoléon après Moscou, Leipzig, la prise de Paris et Waterloo.

La nation, opiniâtre dans son amour propre, susceptible sur le point d'honneur, incapable de prendre une résolution que suggère l'évidence du danger la faiblesse, etc.; «sic» Napoléon aux conférences de Prague, à Châtillon.

La nation, féconde en plans, en projets, comptant beaucoup d'inventeurs, de spéculateurs, voltige d'une idée à l'autre, d'un plan à l'autre; «sic» encore Napoléon, entre son plan de conquête de l'Espagne et son projet d'invasion de la Russie.

La nation, blagueuse, féconde en habiletés, habile à couvrir de beaux mots les plus sales choses; c'est en core Napoléon.

La nation se plaît aux triomphes de théâtre; prompt à faire des victoires, de ce qui n'est que surprise, à remplacer la force par l'adresse dans une proportion qui dépasse la mesure permise; l'empressement à accepter les explications les plus ridicules d'une défaite; la promptitude à crier à la trahison.

Napoléon, en son âme, réunit, à certains moments, toute la vertu et le vice de la nation.

Hors de la politique, Napoléon aimable, charmant causeur, comme le peuple français.

Tout à tour voltairien et croyant, libéral et puritain, comme le peuple français; machiavélique et loyal, comme le peuple français; humain et sanguinaire, économe et prodigue, comme le peuple français.

Suivre et développer ce parallèle: montrer l'influence de ce rôle sur l'âme et la conscience de Napoléon, et l'on aura la vérité définitive.

Proudhon insista sur cette idée, assez inattendue, que ce fut dans l'armée que se conserva le plus longtemps l'esprit républicain, et que les conspirations y furent en permanence.

Je tiens, dit-il, de M. Beslay, mon collègue à la Constituante de 1848, qui l'a entendu raconter maintes fois à son père, le député de la Restauration, qu'à la cérémonie du sacre, quatre grenadiers de la garde, placés en sentinelle aux alentours de l'autel, devaient fusiller Napoléon au moment même où il recevrait la couronne du pape; que le complot fut découvert et les quatre grenadiers escamotés. Quelle idée splendide! Napoléon fusillé sur l'autel, comme César.

Proudhon en revient toujours à sa conclusion. Napoléon, c'était la France.

Il n'eut pas l'idée de son siècle; il eut seulement le caractère et les passions des Français, leurs qualités et leurs défauts. C'est par là qu'il leur plut, les charmes qu'il grandit et périt.

Je me figure toujours que si, à chacune des résolutions qu'il prit, il avait pu, dans une réunion, consulter les masses, elles l'auraient constamment appuyé.

Napoléon a une extrême promptitude d'intuition et de conception, une lucidité parfaite, d'originalité, de la force, parfois du style; du sophisme à l'occasion, mais très peu d'étendue; un horizon restreint; dans ses limites, une espérance réelle.

On voit que Proudhon n'est pas trop géré par ses propres contradictions, qui témoignent d'ailleurs une fois de plus de la parfaite sincérité de ce vigoureux esprit.

Le Centenaire OASTIGLIONE

(Par Georges d'Espargès).

Narquois, tout en marchant sous le feu, Augereau disait à Verdier: —Ton nom, Verdier, celui d'un petit oiseau de muraille; j'y pense maintenant, c'est, drôle.

Il le lança. Verdier disparut. Et Augereau se tourna pour voir où en était Robert.

—Qu'est-ce qu'ils font, ceux-là? C'était l'instant, juste, où l'attaque furieuse du général autrichien Liptay passait sous le feu de la 51 qu'Augereau avait embusquée.

L'ennemi fondit sous les balles, les hommes, les chevaux roulaient dans le vent, morts, comme de petites feuilles, —et Augereau sourit: —Bien, bien.

Mais tout à coup, du chemin de Guizzo, on vit pointer l'état-major autrichien. A sa tête, le vieux feld-marchal Wurmsier, désespéré, presque étendu sur le cou de son cheval, —et derrière lui, rêve rouge, une énorme masse de baïonnettes, la clameur de vingt bataillons!

Augereau leva les bras. L'approche de la mort, délicieuse, déliait ses traits: il devint beau. Large, long, sec, magnifiquement planté sur ses jambes maigres, sans se retourner, il fit signe... Et tout se massa contre son dos, en presse, tumultueusement, comme derrière un père la réserve, la cavalerie, l'artillerie volante.

Alors, au cri des tambours, il se mit en marche, le pas dansant, amusé, le nez hors de la ligne, ce gigantesque nez d'adieu, plus fluide qu'un moule, et qu'on reconnaissait dans toutes les morts.

L'armée, à sa hauteur, se déploya d'instinct en colonnes d'attaque, au seul aspect de l'ennemi; mais l'artillerie volante, effrénée, prit impatiemment les devants: «Sous le menton!» hurla Augereau, se détacha de l'aile gauche, et au train de charge, vertigineux, vint poser ses crosses d'affût à cent pas de l'ennemi qu'elle canonna par ordre «au menton».

Augereau bondit; sa peau de bohémien, dorée, se hérissa de grains, comme une robe. Il mit ses grands bras en croix: —Peul vous autres! Du nerf et de l'œil! Feul Feul Feul!

Les habits blancs tombèrent, toute une ligne. Les culottes bleues cubaient, entraînant les casques de cuir fleuris de branches de chêne. La plupart étaient jeunes, roses. Leur drap jaune brûla. Les balles les brisèrent comme des épis.

—A la baïonnette! Soudain, par-dessus cette jeunesse, derrière ces cheveux blonds, les vieux régiments d'Autriche apparurent. Augereau, à pied, saisit un fusil, s'élança en tête.

Sa chevelure sans boucles, raide comme une queue de cheval, sembla tout à coup tirer, entraîner l'armée, et le glorieux désordre brouilla les rangs! Le général se battait en recule, premier de la ligne, se faisait passer des fusils chargés. Le sergent qui les lui donnait cria: «Fous le camp d'ici, marche! Et toi!» Une balle brisa le fusil, le vieux en vola un autre: «Ma peau! Du papier! Je ne coûte qu'un assignat. Toi, t'es plus cher: un général en or; tu l'exposes. —Un fusil des fusils! donne! Gare-toi de la gauche!»

Augereau tourna ses poings, cassa deux têtes. Un cheval ennemi mordit sa manche, et le renversa. Le vieux, tête, sauta contre sa poitrine en gémant: «Bonaparte serait là, il le ferait filer! Pars, ou je casse.» Augereau s'avancait toujours, ferme, pas à pas, le sabre dans une main, le fusil dans l'autre. Un sonore cri d'étalon, rauque prolongé, ivre, un hennissement de matin s'élançait de ses lèvres minces, de sa bouche large écartée pour le resaut des dents; «Peul et à chaque coup, ses mains faisaient du sang.

Le sergent le suivait, armé de deux pistolets, une hache sous le bras, le préservait des surprises, abattait des poings, des sabres, à gauche, à droite! Il était, il ne grognait plus que ces mots: «Qu'est-ce qu'il dira, Bonaparte? qu'est-ce qu'il dira? Général! gare à vous! Baissez le front! Augereau tu... Pas si vite! Vous êtes fou! —Un fusil clamaient le tueur, dix vingt trente fusils, haval!... —Poutal attention... —Donnel! —Tu l'exposes. Oh! les autres! Faites-le reculer, alors. Qu'on l'empoigne!»

Le sergent, blessé, colla Augereau: «Si tu es mort, tu voles la Victoire! Entre les ennemis, le général visa le sergent; le coup tua un cheval, et le vieux, sombre, haussa les épaules: «Pas la peine. On a fait l'ouvrage sans toi, regarde!» Il avait raison. Ce qui restait de l'ennemi, quelques réserves, disparaissaient; un peloton de la 69e, qui déchargea, fit tourner le restant.

Le vieux feld-marchal, entraîné par son état-major vers Mantoue, loin du champ de bataille où il venait de perdre sa nouvelle aimée, mordait rageusement sa bride, écumait, râlait de tristesse, et tendait le poing vers le Nord, appelant Kuasdanovitch Kuasdanovitch! A sa suite, la plaine se rayait d'ombres blanches, bleues, de chevaux qui tombaient, se levaient, restaient; ce fut la panique! Les bataillons de Verdier poursuivirent, mais

ro gros s'assit, demeura. Des tambours faiblirent, de loin en loin, victorieux. On compta les trophées, les morts. Augereau, essouffé, changea de bottes, demanda une écharpe neuve, un chapeau moins sale, bourra une pipe, et fit venir les prisonniers. —Il était cinq heures —on aperçut au loin leur groupe d'or....

Ils arrivèrent, entro des chasseurs, d'un petit pas blessé, pénible —mais hauts, fiers quand même. Il y avait beaucoup d'officiers, des vieux. Quand ils s'arrêtèrent, un d'entre eux s'écria: —Mais... mais, si je ne me trompe...

C'était un vicillard, un général autrichien blessé au jarret, oui, reconnaissant le nez poilu, les narines de bœuf d'Augereau, se souvint d'assez de français pour plaisanter: —C'est lui! C'est bien ce gros nez, ces jambes....

Augereau regarda le vicillard sans étonnement, le reconnut et mélancolique, rougit.

Le prisonnier s'approcha: —Mais ouil Ouil! C'est bien ce tambour-major, mon maître de danse à Naples! J'ai toujours dit que ce garçon-là, en dansant, traitait aux diables. Tous les emplois. Général! Pestel vous jouez les «utilités».

Une barre de feu, longue, plongea dans le cœur d'Augereau; son cou se gonfla livoult tuer!

Mais l'enfant qui était en lui recula, se tut. D'un geste poétique, il fit signe au vicillard de s'ôter de lui.

—Qu'on fasse manger ces hommes, dit-il; ils se sont battus, ils ont faim. On vit qu'il souffrait. Pâle, le poing sur son sabre, il ne disait rien. Il honte émue. Candeur: Ame immense qui s'ignorait. Les hommes de l'état-major, ardents, qui connaissaient Augereau, sa foi, sa gloire, l'humble commencement de sa vie, eussent voulu le défendre, poigner, corriger le vicillard stupide! Mais quelqu'un qui venait au loin s'en chargea: —Augereau!

Par-dessus les troupes, aérienne, passionnée, joyeuse, la voix de Bonaparte, galopante, arriva plus vite que son cheval: —Augereau! général....

Il se découvrit. Avec le sien, trente chapeaux tombèrent. Puis, vite: —Avancez, que je vous embrasse! Vous venez de gagner la plus belle bataille de la Campagna!

Augereau laissa glisser ses bras, son sabre, fit trois pas, chancelant, vers le Corse aux bras ouverts, d'un coup qui l'avait suivi au combat, d'un coup de baguette, fit rouler le casque de l'Autrichien: «Et toi, machoire, tu ne salue pas! Bonaparte, ayant parlé fort, tout le monde avait entendu. Dans ce silence, le honteux, voulut parler, l'orgueil l'étouffait! Il balbutia, faible: «Merci... merci...» et on regarda sa face, peu à peu, se dédier la honte, changer de peau, se transfigurer, s'éblouir.

Les yeux de cet ancien maître de danse, beaux yeux d'aventure, miroirs splendides, où pour les avoir traversés jadis, erraient les mers, les paysages, et les grands soleils de l'Europe, ces yeux

